

## LES GREVES PENDANT LA GRANDE GUERRE



Grève de midinettes. In : Jours de guerre (1914-1948). Paris, Les Arènes, 2013. BMVR de Nice, Bibliothèque Romain Gary, D.14354.

En France, les temps de guerre sont très durs pour les ouvriers. La situation économique est catastrophique, le rationnement est instauré et les prix flambent.

Il y avait bien eu des grèves avant 1917, elles étaient peu nombreuses et peu importantes. Mais en 1917 ce n'est plus le cas. Un avertissement a d'ailleurs lieu dès janvier en région parisienne avec des mouvements de grève dans la haute-couture.

Les mois de mai et juin sont également marqués par une deuxième vague de grèves qui débute à nouveau dans l'industrie de la couture. Les « midinettes » de l'atelier Jenny, sur les Champs-Élysées, viennent d'apprendre que leur semaine de paye sera amputée du samedi après-midi. Un chômage technique faute de commandes. Certes, la guerre ralentit l'activité mais les 250 couturières perdent aussi une demi-journée de salaire. Cela est inacceptable, d'autant que de l'autre côté de la Manche, en Grande-Bretagne, les ouvrières bénéficient de leur samedi après-midi, avec maintien de la rémunération. Les midinettes réclament alors elles aussi la "semaine anglaise".

La grève est alors décidée : le paiement intégral du samedi et l'indemnité de vie chère de 1 F. par jour sont les mots d'ordre.

Et quand les ouvrières de chez Jenny descendent dans la rue le 11 mai, leur mouvement fait sourire les passants. Avec leurs belles robes noires et leurs élégants chapeaux, elles se dirigent vers les Grands boulevards où elles entraînent d'autres maisons de couture. Elles sont décidées et bénéficient, contrairement aux ouvrières de l'armement, de la bienveillance des autorités. Le gouvernement (le socialiste Albert Thomas en particulier) met en place des organismes de concertation et les députés ne tardent pas à mettre la "semaine anglaise" à l'agenda de l'Assemblée. C'est l'ébauche de ce qui deviendra le week-end.

La grève de la couture a donné le signal. Des milliers d'ouvriers se mettent également en grève sous prétexte que les hommes ne peuvent travailler pendant que les femmes se



« croisent les bras ». Et de nombreuses usines ferment leurs portes dans les entreprises travaillant pour la guerre, comme Panhard-Levassor, Vedorelli, Priestlez, Malicet et Blin. Les « cousettes » demandent une augmentation de 1 F. par jour, tandis que les ouvriers revendiquent de 0.40 à 0.50 F. de plus de l'heure. Le pouvoir d'achat a, à la fin de 1916, baissé d'environ 10.5 % par rapport à l'avant-guerre. Ce mouvement de revendications n'est toutefois pas uniquement conjecturel. Le 1<sup>er</sup> mai à la surprise de la Préfecture de police et des organisateurs, il y a 10 000 grévistes dans le bâtiment et l'habillement, alors qu'on en prévoyait 2 à 3 000.

Grève de midinettes. In : Jours de guerre (1914-1948). Paris, Les Arènes, 2013. BMVR de Nice, Bibliothèque Romain Gary, D.14354.

Les grèves permettent aux syndicats de montrer et d'affirmer, pour la première fois, une force qui ne va cesser de s'accroître. Un meeting convoqué par le *Comité de défense syndicaliste*, de tendance pacifiste de la C.G.T., rassemble entre 5 000 et 10 000 personnes dont une partie participe à une manifestation sur les Grands Boulevards. Des réunions sont également organisées en province.

Parti d'une revendication salariale et accueilli avec bienveillance par les autorités, le mouvement des ouvrières parisiennes de la couture durera 14 jours et débouchera sur le vote d'une loi instaurant la semaine de cinq jours et demi et l'ébauche de ce qui deviendra les conventions collectives.